# L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS. DIMANCHE MATIN. 20 SEPTEMBRE 1891. 65me Année


## L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.


Bureaux : 73 rue de Chartres

Dufour & Denoux, Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS. DIMANCHE, 20 SEPTEMBRE 1891.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

| | |
|---|---|
| Un an | $12 00 |
| Six mois | 6 00 |
| Trois mois | 3 00 |
| Un mois | 1 00 |

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

| | |
|---|---|
| Un an | $3 00 |
| Six mois | 1 50 |
| Quatre mois | 1 00 |
| Trois mois | 75 |

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc. qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

VENTES DE CE JOUR.

Par Carles Derbes, coin St Louis et Passage de la Bourse—Une buvette.


# LA VIE MILITAIRE.

Prisonniers de guerre.—Histoire de quelques évasions.—Capitulation d'Astorga.—Le général Rémond.—Le pontonier la *Vieille Castille*.—Le colonel Christophe.—Les prisons de Carthagène.—Le capitaine Bernard.—Guerre de 1870.—Un officier français sur la frontière russe.

Parmi les nombreuses communications que je reçois des abonnés et des lecteurs de *l'Abeille*, il en est, auxquelles je regrette de ne pouvoir, pour diverses raisons, donner suite; il en est, au contraire, qui sont pour moi de véritables bonnes fortunes, dont je ne manque pas de profiter lorsque l'occasion s'en présente. En voici une qui m'a paru assez intéressante pour être presque littéralement reproduite. C'est une relation due au général Rémond, qui, fait prisonnier par les Espagnols et interné à San-Iago en Galice, parvint à s'échapper et à rentrer en France à la fin de l'année 1813.

Le général Rémond (Charles-François) était Suisse d'origine, né en 1761, à Casalagno, près Locarno; établi à Bourges lorsque éclata la Révolution française, entré au service, en 1792, comme capitaine au 2e bataillon de volontaires du Cher, colonel du 34e ligne en 1808, général de brigade le 6 août 1812, mis en non-activité en 1815, retraité en 1825, rappelé à l'activité en 1830, retraité de nouveau en 1832, il mourut en 1845 à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Il avait déjà servi en Espagne aux sièges de Saragosse, d'Olivance, de Badajoz et de Campo-Mayor, mêmes qu'aux batailles d'Ocana, de la Gebora, et d'Albuhera et avait été un instant gouverneur d'Aragon, lorsqu'il fut nommé commandant de la place d'Astorga. Je lui laisse la parole :

"La place d'Astorga, où je commandais, dit-il dans sa relation écrite à Bayonne le 10 octobre 1813, ayant été bloquée le 10 juin 1812 et emportée au siège, demeura pendant soixante-dix jours sans aucune espèce de communication avec l'armée française. La garnison, après avoir fait son devoir et en défense aussi plus vive, ayant consommé tous ses vivres et munitions, il fut conclu le 18 août une capitulation en vertu de laquelle la place devait être remise à l'armée espagnole assiégeante et la garnison dite en sortir en conservant avec armes et bagages aux avant-postes de l'armée française pour y être échangée; mais cette capitulation n'eut point son exécution, elle fut violée de la façon la plus perfide, et la garnison d'Astorga fut désarmée et conduite prisonnière de guerre en Galice.

"Après avoir fait inutilement pendant sept à huit mois tous mes efforts et employé tous les moyens qui étaient en mon pouvoir pour obtenir l'exécution de la capitulation, je demeurai convaincu que s'était une grande erreur de compter sur la bonne foi des Espagnols, et qu'il ne restait d'autre ressource, pour sortir de captivité qu'une évasion. J'encourageai le peuple; mais il y avait beaucoup d'obstacles et de dangers à surmonter, et les événements survenus en Espagne en rendaient l'exécution encore plus difficile: plusieurs moyens furent tentés sans succès.

"Enfin, dans les premiers jours d'août 1813, le patron d'un chasse-marée de Betanzos en Galice offrit de conduire douze personnes sur les côtes de France, moyennant la somme de 25,000 réaux (environ 7,000 fr.). On convint avec lui que l'embarquement aurait lieu près de la Corogne, au premier vent d'ouest.

"M. Alègre, officier de marine, prisonnier de guerre des Espagnols en Galice, désirant profiter de cette circonstance pour s'évader, me parut très propre à diriger cette entreprise délicate; je l'en chargeai, et il employa tous les moyens possibles pour mettre à l'épreuve le patron du chasse-marée, qui lui parut n'avoir aucune mauvaise intention.

"Sur les 25,000 réaux qui lui étaient promis, il étaient convenu qu'il recevrait moitié avant, et le reste après l'embarquement.

"Le 1er septembre, le temps parut favorable, et M. Alègre, qui était à la Corogne, m'envoya un exprès à Saint-Jacques, où je passais ma captivité, pour me prévenir de partir, que tout était préparé pour l'embarquement qui devait s'effectuer le 3 septembre, à dix heures du soir, sur une plage déserte, à une demi-lieue de la Corogne.

"Je partis de Saint-Jacques le 2 septembre, vers minuit, avec tout ainsi de camp et trois autres militaires prisonniers, tous bien armés et déguisés en chasseurs. La distance de Saint-Jacques à la Corogne étant de douze lieues, nous n'arrivâmes aux environs de cette ville que dans la matinée du 3, et nous passâmes le reste de la journée à chasser dans la campagne.

"Pendant notre route, nous fûmes forcés de traverser plusieurs détachements de troupes espagnoles qui ne nous reconnurent pas.

"A la nuit, nous nous rendîmes au rendez-vous sur le bord de la mer. M. Alègre eut soin d'y faire transporter nos effets et les vivres que nous devions embarquer, et il arriva avec un capitaine du 23e régiment d'infanterie de ligne et trois autres militaires prisonniers qui devaient partir avec nous.

"M. Bouchard, chef de bataillon du génie, prisonnier de guerre à Betanzos, devait attendre à la retraite et le guide Alègre lui avait envoyé, dans la journée, un exprès afin de le conduire au rendez-vous, entre huit et neuf heures du soir. Il n'avait que trois lieues à faire pour venir de Betanzos, mais l'ex-prêtre vint seul à sauf heures, et me rapportant une lettre de M. Bouchard, par laquelle il me prévenait qu'on nous étions trompés par le patron du chasse-marée, qu'il avait fait apporter une douzaine de soldats comme lui près du lieu de l'embarquement, qui devaient nous assassiner et nous dépouiller; qu'il avait découvert le complot par l'intermédiaire de la femme d'un des soupirés, et qu'il n'y avait pas le moindre doute sur son existence.

"D'après ce rapport, aussi affligeant que surprenant, nous étions dans une situation des plus embarrassantes; cependant, nous avions quelque peine à y croire, et comme nous étions encore et tous bien armés, nous résolûmes d'attendre l'heure convenue du rendez-vous.

"A dix heures, nous vîmes paraître deux canots à une petite distance en mer; il avait été convenu avec le patron que ces deux canots viendraient nous prendre avec des vivres et des équipages pour nous conduire à bord du chasse-marée qui devait se trouver en rade.

"Nous fîmes le signal de s'approcher aux rameurs; mais, ayant sans doute aperçu nos armes, à cause du clair de lune, ils virèrent de bord, et les canots disparurent peu après. Nous attendîmes jusqu'à minuit, sans voir personne; alors nous ne doutâmes plus que nous ne fussions trahis.

"Dans une circonstance aussi embarrassante, nous formâmes le projet d'enlever une goélette qui était dans le port de la Corogne; mais il nous fut impossible de nous procurer deux canots qui étaient nécessaires pour monter à l'abordage. Le jour allait paraître, et nous résolûmes de nous cacher dans les environs pour passer la journée du 4, tandis que M. Alègre s'occupait de nous tirer de cette fâcheuse position.

"Cet officier, plein de sang-froid, d'intelligence et de bravoure, alla en plein jour dans le port de la Corogne, avec l'habit d'officier espagnol, et frêta une barque pour le Ferrol, sous prétexte d'y conduire divers effets pour les troupes, avec une escorte de quelques soldats; il convint du prix et de l'heure du départ, qui fut fixée à deux heures du matin. Nous nous rendîmes au port à la dite heure, au nombre de onze, quatre officiers et autres militaires de divers régiments, avec nos vivres et nos bagages; nous embarquâmes fort tranquillement et mîmes à la voile.

"Dès que nous fûmes à quelque distance du port, M. Alègre déclara au patron de la barque, qui avait avec lui six hommes, que nous ne voulions pas aller au Ferrol, qu'il fallait doubler le cap Ortegal, et, malgré sa résistance, il fut obligé de céder à la force, surtout à l'aspect de nos armes que nous lui découvrîmes.

"Au moment où nous doublions le cap Ortegal, le gouvernail se cassa et, pour comble de malheur il survint un très gros temps: des lames d'eau convraient déjà notre barque et nous demeurâmes pendant deux heures au gré des flots durant ce temps, à force d'activité et de travail, nous parvînmes à réparer le gouvernail et nous remîmes à la voile, le vent devint favorable et nous filions sept à huit nœuds à l'heure, forcés souvent de nous écarter de notre route pour éviter les ports ennemis et les nombreux bâtiments que nous apercevions. Nous nous trouvions tantôt près de la côte, tantôt à dix lieues au large.

"Enfin, le 7 septembre, à sept heures du matin, nous arrivâmes en vue du port de Santona, qui était bloqué par terre et par mer; mais les bâtiments qui croisaient ordinairement devant ce port étaient au large en ce moment; nous y entrâmes facilement afin d'attendre la première occasion favorable pour atteindre les côtes de France.

"Deux trinquadores venant de Saint-Jean de Luz et apportant des dépêches et de l'argent arrivèrent à Santona dans la nuit du 18 septembre, et je me proposai de profiter de leur retour pour rentrer en France avec une compagnie, mais, le vent ayant été constamment contraire, ce ne fut que le 7 octobre qu'il tourna à l'ouest. Les deux trinquadores mirent à la voile le même jour, à nuit beaux du soir, et nous nous y embarquâmes à la faveur de la nuit; nous évitâmes les croiseurs pour sortir du port, et nous passâmes la journée du 8 au large, afin de n'être pas aperçus par les bâtiments ennemis qui étaient le long des côtes; nous eûmes un temps calme; le vent nous manqua, et nous fûmes obligés d'aller à la rame. Vers la nuit, nous nous approchâmes de terre afin de gagner Saint-Jean-de-Luz. Mais, à la distance d'environ trois lieues de ce port, nous reconnûmes plusieurs bâtiments de guerre qui paraissaient nous avoir signalés; nous fûmes vivement poursuivis, et à force de rames nous parvînmes jusque sur les sables de Biarritz; nous pûmes entrer dans ce petit port et nous y débarquâmes le 9, à trois heures du matin; deux heures après, il y avait déjà deux brigs et une goélette croisant devant le port. De Biarritz, nous nous rendîmes par terre à Bayonne."

La guerre d'Espagne, de 1808 à 1813, fut marquée par de continuelles surprises, par des attaques et des poursuites de guerillas, par des capitulations de villes et de forteresses souvent violées par l'ennemi. Il y eut donc de part et d'autre de nombreux prisonniers de guerre et, en dépit des précautions prises pour leur garde, d'assez fréquentes évasions, surtout par mer. Une des plus remarquables fut celle des prisonniers détenus dans la rade de Cadix à bord du ponton la *Vieille Castille*. Ces prisonniers appartenaient presque tous à l'armée du général Dupont. Une entente d'entre eux avaient dû, en vertu de la convention d'Andujar plus connue sous le nom de capitulation de Baylen, être rapatriés en France; les autres auraient dû être échangés; mais la mauvaise foi du gouvernement insurrectionnel de l'Espagne, excitée par les fureurs populaires, leur avait indigé à tous la plus dure des captivités. L'histoire a flétri justement les horreurs de l'île de Cabrera, où la plupart de ces victimes de la faiblesse de leur chef et de la perfidie de leurs ennemis périrent misérablement. Ceux qui furent placés à bord des pontons dans la rade de Cadix, entassés dans un étroit espace, sous un ciel brûlant, incessamment maltraités, brutalement traités, aspirant d'autant plus à recouvrer la liberté qu'ils étaient tout proches des avant-postes du corps d'armée qui sous les ordres du maréchal Victor assiégeait Cadix.

La prise du fort de Matagorda, qui rapprochait les batteries françaises de la place, décida les captifs détenus à bord de la *Vieille Castille* à tenter un effort suprême. Une conspiration secrète se noua sous l'œil vigilant des gardiens: toutes les dispositions furent prises; on n'attendait plus qu'un vent favorable sur lequel on comptait pour pousser le ponton vers les lignes françaises. Le vent du sud-ouest s'étant élevé dans la journée du 14 mai 1810, la tentative fut fixée à la nuit suivante. Les gardiens, surpris, furent désarmés et jetés à fond de cale; les câbles qui retenaient le ponton à la rive furent coupés, des voiles furent improvisées avec les bannes grossièrement réunis les uns aux autres, et le vieux bâtiment s'en alla à la dérive, bien lentement au gré de ceux qui venaient de lui confier leurs destinées. Idée qu'à bord des nombreux vaisseaux anglais et espagnols en rade de Cadix on n'aperçut du mouvement de la *Vieille Castille*, ces vaisseaux firent pleuvoir sur le ponton une grêle de bombes et de boulets, et plusieurs des prisonniers furent tués. Enfin, après toute une nuit d'angoisse, le matin du 16, la *Vieille Castille* vint s'échouer sous les batteries françaises. Les bâtiments ennemis, écartés par le tir de ces batteries, ne purent l'y suivre, mais ils ne cessèrent de diriger un feu violent et précis sur le point où s'opérait le sauvetage. Des embarcations mises à la mer allèrent sous ce feu chercher à bord du ponton les captifs si heureusement délivrés. Cette opération, dans laquelle tout le monde rivalisa de persévérance et de courage, dura sept heures.

L'âme de cette heureuse expédition avait été le major Christophe, qui commandait à Baylen la cavalerie d'avant-garde du général Dupont. Nommé colonel après son évasion et appelé au commandement du 4e hussards, il se conduisit de la façon la plus brillante au combat d'Ordal et à la bataille de Sagonte. Appelé ensuite à commander le 5e cuirassiers, c'est lui qui entra le premier dans la grande redoute russe, à la bataille de la Moskowa; il fut nommé alors officier de la Légion d'honneur et baron de l'empire sous le nom de la Motte-Guéry. Colonel de gendarmerie, admis à la retraite avec le grade de maréchal de camp, il est mort à Versailles, âgé de plus de quatre-vingts ans.

Les évasions de prisonniers de guerre furent souvent accompagnées de circonstances dramatiques ou romanesques. Un des meilleurs généraux de la cavalerie française, Franceschi Delonne, se rendant du quartier général du maréchal Soult à celui du roi Joseph, était tombé, avec les deux officiers qui l'accompagnaient, au pouvoir d'une bande de guerilleros. Emmené à Séville, puis à Grenade, à Malaga, et enfin à Carthagène, il était mort dans les prisons de cette dernière ville, succombant aux atteintes de la fièvre jaune. De ses deux officiers, l'un, le capitaine de Saint Joseph, beau-frère du maréchal Suchet et aide de camp du maréchal Soult, avait été délivré par suite d'échange et n'avait pu atteindre les lignes françaises qu'après avoir subi les péripéties les plus émouvantes. L'autre, le capitaine Bernard, reçut le dernier soupir du général Franceschi, dont il était l'aide de camp, fut atteint à son tour de la fièvre jaune, soigné avec un dévouement touchant par une famille de négociants espagnols et presque miraculeusement guéri. Il parvint avec l'aide de cette même famille à s'échapper de la prison, resta caché pendant quarante jours dans la ville de Carthagène et réussit enfin à s'embarquer sur un bâtiment génois dont le capitaine s'était associé avec ardeur au dévouement de la famille espagnole. Après deux jours de traversée, ce bâtiment fut capturé à hauteur du cap de Gate par un corsaire français: le capitaine Bernard dut alors intervenir pour faire rendre la liberté à ses libérateurs de la veille, et le corsaire, obéissant à ses instantes prières, consentit, malgré la sévérité des instructions qu'il avait reçues, à relâcher sous forme de prise, le commandant du navire génois à son second. Le capitaine Bernard lui-même fut débarqué à Malaga, d'où il rejoignit à Séville les troupes françaises. Il est mort sous la Restauration étant lieutenant-colonel.

Pendant la dernière guerre contre l'Allemagne, le nombre des Français prisonniers en Allemagne a dépassé toute proportion. Un assez grand nombre de sous-officiers et soldats parvinrent à s'évader. La plupart des officiers restèrent prisonniers sur parole dans les villes allemandes. D'autres, résolus d'avance à tout essayer pour rentrer dans leur pays, refusèrent de prendre l'engagement qu'on exigeait d'eux et furent internés dans les forteresses des provinces orientales de la Prusse. Quelques-uns seulement parent s'en échapper. Un d'eux, un colonel arrivé depuis lors à une très haute situation militaire, était sorti de sa prison et avait franchi la frontière russe. Arrêté dans la première ville qu'il eut à traverser, il fut conduit chez le commandant, qui lui signifia qu'il allait le reconduire sur le territoire allemand. Sourd à toutes les prières, ce commandant persistait dans cette détermination, qui lui était dictée par ses ordres supérieurs. C'était la mort pour notre colonel. Tout à coup, aux sons d'un piano qui se faisait entendre dans la pièce voisine, il fut pris d'une heureuse inspiration. Ouvrant la porte, il dit à la personne qui jouait du piano: "Madame ou mademoiselle, je suis un prisonnier français évadé des prisons de l'Allemagne. Votre père ou votre mari, alléguant son devoir, vont me livrer aux autorités prussiennes: c'est me condamner à une mort certaine. Vous êtes femme, et votre cœur généreux ne souffrira pas, j'en suis certain, que l'homme qui vous tient de si près attache son nom au souvenir d'une action aussi cruelle." Un instant après, sur les instances de la femme, le commandant russe disait au colonel français: "Eloignez-vous au plus vite; je vous accorde deux heures, pendant lesquelles je ne vous ferai pas poursuivre." Et le colonel fut assez heureux pour débarquer quelques jours plus tard dans un des ports du nord de la France.

On ferait à coup sûr un volume intéressant avec le récit des évasions ou des tentatives d'évasion des prisonniers de guerre, si bien des détails ignorés pouvaient être connus. On verrait par ces récits tout ce que peuvent accomplir l'énergie, la persévérance et l'audrasse.

*Général* THOMAS.

Avec 40 sous on peut acheter une bouteille de sirop de dentition de Delabarre contenant 200 doses. C'est le meilleur remède qu'on puisse employer pour les enfants en dentition.

Nous sommes heureux de reproduire la nouvelle suivante qu'a publiée l'*Européenne Illustrée* sous la signature de son correspondant de la Nouvelle-Orléans, M. Ad. Le Mercier Du Quesnay.

## SURSUM CORDA!

NOUVELLE

PAR

AD. LE MERCIER DU QUESNAY.

I.

Il est d'heureuses familles. Dans mes voyages en Amérique, j'en ai connu une où l'entente qui paraissait fort prospère. A l'île de la Martinique, j'avais depuis assez longtemps un négociant français riche et estimé de tous. Ses grandes affaires, sa noble libéralité lui avaient acquis une haute position, tout ce que sa jeune femme, gracieuse créole, et leur bel enfant faisaient la joie et l'orgueil de toute la colonie. Les vastes magasins de Monsieur de Caylus deux fois la semaine distribuaient des aumônes, et nul et jour sa brillante maison était le refuge de tous les besogneux, l'asile de toutes les infortunes.

Maurice de Caylus avait atteint quarante ans. Passionné autant qu'infatigable, aussi beau de la seconde jeunesse, il était ambitieux pour l'avenir des siens et un peu vaniteux peut être; car ses labeurs, son intelligence, un loyal caractère lui avaient seuls procuré l'estime général dont il était dit. Au fond de ces prospérités, peut-être y avait-il bien quelques-unes de ces taches dont peu de gens savent rester exempts. Qui peut jure sûrement dans les replis d'une âme? Quoi qu'il en soit, tout présageait pour cet homme favorisé du sort une heureuse vieillesse et un repos somptueux.

Quand son fils Paul eut atteint sa onzième année, Maurice de Caylus se demanda comment procurer une éducation à la fois solide et brillante à cet enfant, le plus bel espoir de ses ambitions. Il crut bien faire en emmenant ce fils loin de sa terre natale, dans notre vieille Europe, le centre de toutes les lumières et le foyer de toutes les civilisations.

Nul n'ignore la faiblesse des mères créoles, leur attachement enthousiaste et quasi aveugle pour leurs enfants. Le petit Paul était gâté, choyé au delà de toute limite: la séparation ne pouvait donc qu'être déchirante.

Arrivé à Paris, le petit colon vit la France avec tristesse. Puis les intérêts commerciaux de Maurice ayant rappelé celui-ci presqu'immédiatement à la Martinique, le chagrin de l'enfant s'en accroît d'autant de ces contrées lointaines, le jeune sauvageon s'étiola vite éloigné du jardin paternel.

Monsieur de Caylus avait placé son fils dans un des nos meilleurs collèges d'Ecclésiastiques, mais Paul ne pouvait s'habituer à vivre loin des siens. Il qui avait connu les caresses de votre mère, vous comprendrez ce que l'enfant dût souffrir! Toutefois, la manœuvre des bons pères soulageait un peu ce petit cœur gonflé d'amertume.

L'été avait passé. C'était maintenant l'automne, saison douce et rêveuse pour les gens heureux, pour les poètes; où la feuille jaunit, où, penchée sur sa tige, la fleur semble déjà presque sans sève, à moitié épuisée.

Quelques mois s'étaient écoulés à peine. Un mal affreux qui n'épargne personne, ni l'enfance, ni l'âge senile, la petite vérole éclata subitement dans la merveilleuse capitale de la France; ce mal pénétra dans le collège.

Couché à l'infirmerie, Paul comprit vite la gravité de son état. Un jeune religieux, le seul désigné pour s'exposer à la contagion, le soignait, osera-t-dire avec la sollicitude d'une mère? Le fanfaron était triste, bien triste, et le mal fit de rapides progrès.

Blême, défiguré, tout couvert de pustules, de ces terribles pustules qui flétrissent les plus beaux visages, le pauvre enfant n'était plus que l'ombre de lui-même. Désigné pourtant, il gardait le silence; le mal empira et toujours l'enfant se taisait.

Si parfois le jeune prêtre surprenait dans ses paupières la trace de larmes comprimées, il cherchait à relever ce jeune courage. Il lui parlait de Dieu, lui prédisait un prochain retour à la santé. Le petit Paul écoutait en silence, on bien prient avec ferveur.

—Mon enfant, voilà la belle chambre chaude et le bon lit ouaté qui doivent te guérir: tous mes soins, toute mon affection sont pour toi!

—O mon père, répondait le malade, vous êtes secourables et je vous remercie. Mais vous n'êtes point ma mère chérie, ni les mêmes qui me pleurent là-bas.

—Paul, à travers ces grandes vitres de la fenêtre, regarde comme l'automne se fait triste, et, sorte de cœur, s'emplit de parfums, pour l'heure où tu iras t'asseoir sous les beaux ombrages du parc.

Paul en souriant: O douce, douce automnes. Grands arbres de ces froids climats, vos dômes sont touffus et j'aimerais à me promener sous vos larges branches. Mais vous n'êtes point les palmiers de ma terre natale. Que de fois j'irrai sous les minces cocotiers du rivage, en contemplant la mer bleue!

—Mais Paul, toi les jeunes amis t'attendent! Le moment de les rejoindre ne peut tarder sans doute; mille jeux et cent caresses accueilleront leur camarade.....et les maîtres l'aiment aussi, en peux-tu douter?

Tout songeur, Paul murmurait: oui, oui, vous m'êtes cher. O chambre bien close et mes gais compagnons; nobles âmes, vous secourez le petit étranger,.... mais vous n'êtes point ma bonne nourrice qui chaque matin éplait mon réveil pour me sourire! Vous n'êtes point ma chambre spacieuse, ouverte et pleine de lumière, où les brises de nos montagnes se jouaient autour de ma couche. Vous n'êtes point ma mère chérie! O mon Dieu ajouta-t-il tout bas, faites que je revoie ma famille.

Le bon religieux se tût. Bientôt il se mit à prier dans un coin.

Paul s'était tourné dans son lit du côté de la muraille. Comme une image de la Vierge avait été suspendue auprès de son oreiller; Oh! bonne mère, dit-il, obtenez que je vive: je suis si jeune pour mourir et je voudrais tant revoir ma mère!.....

.....

Tout à coup ses regards s'illuminent, tout son corps devient fixé. C'était elle, il la voyait bien. Assis sur son lit, sa pauvre figure, couverte d'ulcères, où ça et là on répandaient les affres de la mort; horrible à voir; mais l'âme vivifiée dans les yeux et déjà presqu'ange, ses petits bras amaigris tendus en avant, ses mains diaphanes entr'ouvertes; il sourit doucement.

La Bonne Mère, celle que les malheureux ont nommée "la Consolatrice des Affligés" était descendue du ciel pour le petit mourant; elle avait revêtu l'aspect et la figure même de la mère regrettée: O ma douce maman! dit l'enfant, la tête appuyée sur ce cœur, receptacle de toutes les pitiés, foyer de toutes les saintes amours. Puis il entoura de ses petits bras le cou immortel de la divine Vierge, et s'endormit sur son sein.

II.

Aux premières nouvelles d'Europe le père faillit perdre la raison. Le télégraphe avait parlé: voix de l'éclair qui traversait par tout le globe nos espérances comme nos douleurs.

Pas Monsieur de Caylus se remit un peu, mais il était atterré. Comment annoncer à sa femme la fatale nouvelle?

Plongé sans cesse dans ses labeurs quotidiens, à peine y trouvait-il un allégement à ses tortures morales.

Faut-il vous décrire l'inquiétude, les angoisses de la jeune mère? Maurice feignait l'étonnement, et le manque de nouvelles. Interroger son mari, elle ne l'osait plus. Elle errait tout le jour dans ses appartements des pays chauds en répétant: mon Dieu! mon Dieu! ce cri suprême que nos lèvres retrouvent à tout âge et dans toutes les situations de la vie tantôt avec indifférence, tantôt avec désespoir.

Les nuits de cette femme étaient sans sommeil et sans repos. Dans son agitation incessante elle paraissait sous le poids d'un lourd cauchemar; un soir elle s'endormit soudain, quelques-uns disent d'épuisement.

Alors un bal auge blanc parut tout-à-coup à ses côtés dans un rayon de lumière. Il portait entre ses bras son fils, enfant transfiguré, qu'elle reconnut pourtant aux premiers appels de son cœur. Le lumineux enfant se pencha sur elle et l'attira vers lui sans la réveiller.

Le lendemain les cloches de la ville tintèrent doucement, et un crêpe noir à la porte de cette magnifique demeure annonçait à toute la colonie la joie d'une mère!

III

N'avez-vous jamais rêvé que les êtres qui nous furent chers, quittent parfois l'empyrée et descendent sur la terre pour revoir ceux qu'ils ont jadis délaissés? Pour moi, j'ai fait ce doux songe. Oui, je le crois, le Père dans sa bonté me les renvoie à certaine jours; et si mes yeux ne peuvent plus les reconnaître, impalpables et invisibles qu'ils sont devenus, du moins je sais qu'ils sont près de moi.

Tous mes bons parents envolés, passereaux que l'insolent de la mort arrache du nid de la famille, vous n'êtes point disparus tout entiers, et si le nid est déjà presque vide, il n'est point abandonné sans retour.

Mamie du premier âge, vous aimiez vos serviteurs,—et tel que je le connaissai point, et qui me nommais au moment de partir!..... vous tous qui m'avez aimé dans ce monde et n'êtes plus, que ne n'est-il donné, fut ce un jour, de vivre encore parmi vous.

Mais sur l'autre rivage vous n'attendez sans doute. Déjà vous faites signe, vous m'appelez. O mes morts chéris, encore un peu de temps et je viens! je viens!

Lecteur, qu'ajouterai-je Dieu est prêt de ces infortunés: le père ne devait point tarder à rejoindre sa compagne et son fils.

Courbé sous ce nouveau choc encore plus rude que le premier, Maurice fut à demi foudroyé par une paralysie cérébrale; et ce mal compliqué d'une affection de la moelle épinière terrassa pour toujours l'athlète de la fortune. Bientôt il devint aveugle.

Alors sans famille et sans amis dévoués au milieu de ces atroces douleurs, de son impuissance complète, il se trouva livré à des mains mercenaires qui le dépouillèrent de cette richesse, but atteint de sa vaniteuse gloire.

Mais si cet homme avait failli, l'expiation fut courte. Dieu aime, dit on, ceux qu'il punit des cette terre; et une dernière convulsion l'emporta.

O prodige! avec le dernier soufflé et comme le cœur battait encore, ses yeux se sont désillés. Le ciel s'entr'ouvrait et un monde nouveau avait déjà remplacé le triste séjour des hommes disparus de ces regards.

Des myriades de l'Esprits s'avançaient par une voie lumineuse, immense; des Anges circulaient de touchées, descendant ou remontant tour à tour.

C'était comme aux abords d'une grande cité étuculant à l'horizon. Maurice distinguait des foules de plus en plus innombrables surgissant de toutes les parties de notre univers, des âmes montées de tous les points de la création, qui suivaient comme les mille autres routes impalpables. Tous approchaient de l'immense fourmière éclatante comme le diamant; auprès de laquelle notre globe n'est qu'un atome insipide et morne.

Parmi ces âmes, il en reconnut deux bien vite. C'étaient en donc compagne et leur enfant, ils prirent leurs jeunes. Voilà qu'ils s'approchent, qu'ils lui sourient; qu'ils le soulèvent et l'emportent avec eux. Ils montent tous ensemble; qu'ils montaient haut!

La Reine du Ciel et de la Terre, elle est là, assise, pâle, mais toujours aussi belle comme le soleil, et elle sinistre vers eux ses délicieux regards. Devant elle passent tous ceux que la terre nomme les affligés, et qui désormais ne connaîtront plus que les sourires et les joies.

Dans une auréole blanc d'éclat, dont les yeux de Maurice ne pouvaient soutenir l'intensité, il entendit une voix qui disait à toute cette foule: venez, O les bien-aimés de mon Père! J'ai eu faim et vous m'avez nourri, j'ai eu soif et vous m'avez abreuvé, j'ai eu froid et vous m'avez réchauffé. Mes larmes vous pourraient je vous oublier aujourd'hui!

Et là se passa ce que nulle langue ne saurait raconter, une telle ivresse débordait que nul cœur mortel ne pourrait la contenir.


**Mères, prenez garde.**—N'endormez pas vos enfants en leur donnant des "Soothing Syrup" qui renferme de l'opium. Le Sirop de dentition de Delabarre ne leur fera jamais de mal. Quelques gouttes sur les gencives les soulageront immédiatement.

BROWN'S IRON BITTERS Cures Dyspepsia, Indigestion & Debility.

La Salsaparille d'Ayer est fortement concentrée; on ne la prend le plus économique dont on puisse se servir pour purifier le sang.

**La surdité guérie chez soi.**—Un opticien Français décrivant la manière de se guérir chez soi de la surdité, de l'oreille, de la surdité et de bruits d'oreilles. Le Rév. D. H. W. Backer, du Presbytère écrit: "Faites tout au monde pour employer ce moyen dont le valeur est de première ordre, et qui m'a rendu le service le plus signalé." Franco 30 centimes—M. Rayment et Cie, Editeurs, 30, Rue des Martyrs, Paris.

Bureaucratie:

Un employé prend une grande feuille de papier et trace quelques lettres, lorsqu'arrive le directeur, un homme ennemi des gaspillages. "Cette feuille est bien trop grande, dit-il, il faut faire des économies."

Et l'employé, obéissant, déchire aussitôt la feuille, la jette au panier, et en prend une plus petite.

L'accusation de cruauté pourrait s'adresser aux mères qui laissent souffrir leurs enfants, pendant la période de dentition, quand elles pourraient les soulager en employant le sirop de dentition de Delabarre.

Le Rénovateur des Cheveux du Hall rend les cheveux secs, soyeux, brillants, il est sans rivaux pour la toilette.

CRESSY-LEONARD.—Mariée vendredi, le 4 septembre 1891, par le juge H. H. Price, de la Première Cour de Cité, MLLE CLAIRE LÉONARD à M. PIERRE E. CRESSY.
20 sept—1t

ROUSSEL.—Décédée à la Nouvelle-Orléans, Vendredi, 18 Septembre, à 8 heures du matin, MLLE IRMA ROUSSEL, agée de 80 ans, native de la paroisse St Jean-Baptiste, Lne.

ROBICHAUX.—Décédée sur l'habitation Hunter Cottage paroisse Lafourche, Lne, le 9 septembre, à 8 heures du soir, LADISE MARIE ANNE PHILIPPI DE LÉPOLI, épouse chérie d'Eugène G. Robichaux.

MESSE FUNÈBRE.

Une messe funèbre sera célébrée à l'église St Maurice, mardi, 22 septembre 1891, à 8 heures A. M., pour le repos de l'âme de feu CLEONTIE HUPIN. Les amis et connaissances de la famille sont priés d'y assister.
De la part de son époux Gustave Didier.
20 sept—1t

MESSE FUNÈBRE.

Une messe funèbre sera célébrée à l'Eglise St-Jean Baptiste, mercredi, 23 septembre, à 7 heures A. M., pour le repos de l'âme de feu DOMINIQUE DOITE. Les parents, amis et connaissances sont priés d'y assister.
De la part de sa veuve et de ses enfants.
20 sept—2t 22

TO-KALON! TO-KALON!

Ne buvez rien autre chose, mais buvez le pur. C'est le fameux To-Kalon de

PAUL N. VERNETTILLE,
SEUL AGENT,
139 rue Royale, coin Toulouse.

6 jui

AVIS.

M. MARX KAISER

Est de retour et reprendra ses leçons de Violon à adresser 260 Rue Remparts.
20sept—1t

L'ASSOCIATION HOMESTEAD DU PEUPLE

BUREAU DANS LA—

Bâtisse de la banque du Commerce, 130 RUE GRAVIER.

ACTIF - - - - $550,000 00

OFFICIERS

Thomas J. Kapier President
Wm Walsh, Vice President
Charles Carroll, Avocat
Jos M Destrange, Trésorier
W. F. Nicholls Secrétaire
M. T. Burcos Notaire.

OFFICIERS: Thomas G. Kapier, Wm Walsh, Jos B. Destrange, Thos Cunningham, F. B. Hunt, D. J. Cummings, Horace Valas, Philip Rein, M. Allegri, Jos A. Cambre, R. Fletcher, A. H. Hoolapsed, Jos M. Gete, P. J. Sullivan, A. Lafitte, Jos Ter, J. Avegno, Antoine Wilt, Bernard, Jos Schafer, Robt Aitken, Thos Cull, W. F. Nicholls. 20 sept

Demande d'emploi.

Un sacre habile muni d'excellentes recommandations comme compétence et honorabilité désirerait trouver de l'emploi sur une habitation où la système "Open Pan" est en usage. S'adresser à T. B. rue Marais, 519
18 sept—1m

ALPHONSE WALZ,

Liquoriste et Distillateur

a l'honneur de faire savoir à ses clientèle de la ville et des campagne, ainsi qu'au public en général qu'il vient de transférer son établissement du No 26 de la rue Conti au No 31 de la rue Dauphine. Continuant le genre de sa maison, son magasin un grand assortiment de liqueurs françaises: Absinthe Supérieure, Marasquin, Chartreuse etc. ainsi que toutes sortes de Bitters et Whiskey Français. M. Walz fabrique un nouveau bitters qui nommé **Orleans Bitters** et Aromatic Bitters, ainsi que des liqueurs du champagne du vermouth du sherry du madère ou du whiskey dans autant de bouteilles différentes et plus. Pour la plupart, les liqueurs en bouteilles ou deux collis chez par M. Walz une distillerie des meilleures installées et tous les produits qu'il fait sont sous sa surveillance. Tirez le distillateur, et celui qui traite les liqueurs et fabriquant ces cinq leur surtout. Il tient à ce que tous les produits de sa maison soient d'une pureté parfaite. Les commandes qui lui seront confiées seront l'objet de son plus grande soins
2 sept—1m 2 Pgs

A TOUS LES MEDECINS prescrivent les Capsules Rouges de Copaibe Balsamique Lacon sans le malade.

GRAND CONCOURS DE BOXE

AVEC GANTS,

AU OLYMPIC CLUB

630 RUE ROYALE.

Le Mardi, 22 Setempbre,

Pour une bourse de $1,500,

ENTRE

CAL McCARTHY

DE NEW JERSEY,

—ET—

TOMMY WARREN

DE LA CALIFORNIE.

| | |
|---|---|
| Entrée générale | $ 3 00 |
| Loges (contenant six places) | 25 00 |
| Sièges dans les loges | 5 00 |

11 sept—11 13 à date

Le Juge Alfred Roman

a transporté son bureau du No 27 Commercial Place

à la Chambre 46 de Kenner's Block, au quatrième.

Entrée rue de la Commune. 15 sept—1m

LIBRAIRIE FRANÇAISE.

L. DERMIGNY,

120 West 25th street, New York.

Dépot général de journaux français. Même prix qu'en France.

Le *Petit Journal*, le *Petit Parisien*, la *Lanterne*, 1 cent le No; *Le Journal Illustré*, *Le Monde Illustré*, *Le Monde Illustrés*, 2 cents le No; *le Journal Illustré*, la *Vie Populaire*, le *Petit Journal pour rire*, 3 cents le No; *le Journal d'Amour*, 5 cents le No, etc., etc.—Envoi par la poste affranchis contant au plus
Remise aux marchands
La librairie se charge de tous journaux et revues de France, pour ses clientes livres ou publications françaises.
9 aout 1lm

W. G. Coyle & Cie.